

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Le petit prince”



Roman de 110 pages

de

Antoine de Saint-Exupéry

(1943)

On trouve d'abord un résumé

puis un commentaire (page 6).

RÉSUMÉ

1

Le narrateur fait part de la déception que, enfant, il ressentit quand il vit ses dessins incompris par «les grandes personnes», ce qui le fit devenir un aviateur toujours mécontent des «grandes personnes».

2

Il ne trouvait «personne avec qui parler véritablement» jusqu'à ce que, immobilisé dans le désert, «à mille milles de tous les endroits habités», il fut réveillé par «un petit bonhomme tout à fait extraordinaire» visiblement à l'aise dans cette solitude, et qui lui demanda : «S'il vous plaît... dessine-moi un mouton !», ce qu'il essaya de faire sans que cela convienne au garçon à qui plut plutôt une caisse !

3

C'était un «petit prince» auquel il expliqua ce qu'est un avion ; qui lui demanda : «De quelle planète es-tu?», ce qui impliquait qu'il venait d'une autre, dont il indiqua qu'elle était «à peine plus grande qu'une maison», et qu'il en était le seul habitant.

4

Le narrateur pensa que ce devait être «l'astéroïde B 612» qui avait été découvert «par un astronome turc» que «les grandes personnes» n'avaient cru que lorsqu'il s'était habillé «à l'Européenne». Le narrateur aurait aimé «commencer cette histoire à la façon des contes de fées». Il met en doute ses dons de dessinateur, et demande d'être «pardonné» pour son incompétence.

5

«Le petit prince» lui parla du «drame des baobabs» que mangent les moutons quand ces arbres sont petits après que se soient réveillées leurs graines ; mais, quand ils sont grands, ils sont «terribles» car ils peuvent faire «éclater» sa planète dont il faut donc faire «la toilette» en arrachant leurs pousses. Il demanda au narrateur de faire un dessin pour signaler le «danger» des baobabs.

6

Le petit prince indiqua que sa «petite vie mélancolique» était agrémentée par «les couchers de soleil» qui, sur sa planète, sont nombreux ; il suffit de «tirer sa chaise de quelques pas», et il confie : «Un jour, j'ai vu le soleil se coucher quarante-quatre fois !».

7

Au narrateur, «le petit prince» demanda à quoi servent les épines puisque les moutons mangent les plantes qui en ont. Mais, s'employant à une réparation, l'aviateur lui fit savoir, «comme les grandes personnes», qu'il s'occupait de «choses sérieuses». Aussi «le petit prince» lui parla-t-il d'«un Monsieur cramoisi» qui «n'a rien fait d'autre que des additions» ; qui, pour lui, «est un champignon». Et il s'emporta au sujet de «la guerre des moutons et des fleurs», affirmant son amour d'«une fleur qui n'existe qu'à un exemplaire dans les millions et les millions d'étoiles». Le narrateur le consola comme il put car «c'est tellement mystérieux, le pays des larmes !»

Il apprit «bien vite à mieux connaître cette fleur» que «le petit prince» avait vu naître ; qui «ne voulut apparaître que dans le plein rayonnement de sa beauté» ; qui lui demanda de l'arroser ; qui, «très orgueilleuse», le tourmenta «par sa vanité un peu ombrageuse», par son «horreur des courants d'air». «Ainsi le petit prince [...] avait vite douté d'elle», et s'était enfui, avouant qu'il était «trop jeune pour savoir l'aimer».

Avant de partir, «il mit sa planète bien en ordre», ramona ses trois volcans (deux sont en activité et très utiles pour faire cuire le petit déjeuner, le troisième est éteint mais doit tout de même être ramoné parce qu'on ne sait jamais !), arracha les pousses de baobabs. La fleur lui demanda pardon, et lui affirma l'aimer.

Il avait visité d'autres astéroïdes. Sur le premier, il rencontra un roi qui, d'emblée, le considéra comme un de ses sujets ; qui répandait son «magnifique manteau d'hermine» sur son astéroïde. Il lui imposa son autorité mais en lui donnant «des ordres raisonnables» ; il prétendait être «un monarque universel» ; mais, le visiteur ayant demandé un coucher de soleil, il avoua ne pouvoir qu'attendre l'heure prévue. Il voulut le retenir en le faisant son «ministre de la justice» qui aurait à se juger lui-même et à condamner à mort «un vieux rat». Le petit prince s'y refusa et partit.

«La seconde planète était habitée par un vaniteux» qui fut heureux de recevoir «un admirateur», demanda au «petit prince» de l'admirer, ce dont il se lassa, et ce qui le fit partir.

«La planète suivante était habitée par un buveur», qui buvait «pour oublier» qu'il avait «honte de boire».

«La quatrième planète était celle du businessman» qui ne faisait qu'aligner des chiffres, et ne supportait pas d'être interrompu. Il comptait «des étoiles», prétendant les «posséder», «les placer en banque», étant le seul qui avait songé à le faire, le petit prince lui opposant que, lui, il est utile aux choses qu'il possède, tandis que le businessman ne l'est pas aux étoiles.

Sur la cinquième planète, il n'y avait qu'un réverbère et son allumeur qui, pour observer «la consigne», faisait ainsi «naître une étoile de plus» puis l'éteignait. Il déclarait exercer «un métier terrible» car la planète tournait de plus en plus vite, et il y avait «mille-quatre-cent-quarante couchers de soleil par vingt-quatre heures». Le petit prince l'admirait «parce qu'il s'occupe d'autre chose que de soi-même».

«La sixième planète [...] était habitée par» un «géographe» qui, toutefois, ne la connaissait pas parce qu'il n'était «pas explorateur», se contentant d'écouter les explorateurs et d'enquêter sur leur

«moralité» puis sur leurs «découvertes». Aussi interrogea-t-il le petit prince sur sa planète, refusant toutefois de noter la «fleur» parce qu'elle est «éphémère», la géographie ne s'occupant que «des choses éternelles». Et il lui conseilla d'aller visiter «la planète Terre» qui «a une bonne réputation».

16

«La septième planète fut donc la Terre» dont le nombre des occupants est évalué, en particulier celui des «allumeurs de réverbères» qui ont des «mouvements [...] réglés comme ceux d'un ballet d'opéra», ceux du pôle Nord et du pôle Sud ne travaillant toutefois que «deux fois par an».

17

Le narrateur reconnaît qu'il a exagéré le nombre des Terriens car «on pourrait entasser l'humanité sur le moindre petit îlot du Pacifique». Et «le petit prince, une fois sur terre, fut donc bien surpris de ne voir personne», seulement «un serpent» qui lui indiqua qu'il était dans «le désert», et qu'on est seul aussi chez les hommes. Le petit prince lui confia : «J'ai des difficultés avec une fleur». S'il trouva le serpent «mince comme un doigt», dépourvu de «pattes», le serpent, parlant «par énigmes», l'assura de sa puissance et lui proposa son aide.

18

Dans le désert, le petit prince «ne rencontra qu'une fleur à trois pétales» qui lui dit que «les hommes» n'apparaissent que rarement car «ils manquent de racines».

19

Il «fit l'ascension d'une haute montagne», mais «n'aperçut rien que des aiguilles de roc», et, adressant un «Bonjour», n'en entendit que «l'écho», pensant alors que «les hommes manquent d'imagination».

20

Il suivit une route, arriva à un jardin, salua des roses qui «ressemblaient toutes à sa fleur» alors qu'elle «lui avait raconté qu'elle était la seule de son espèce dans l'univers» ; il se dit donc qu'«elle serait bien vexée», tandis que lui, déçu de ne posséder «qu'une fleur ordinaire», «pleura», «se sentit très malheureux».

21

Alors «apparut le renard» que le petit prince salua, mais qui ne voulut pas jouer avec lui parce qu'il n'était «pas apprivoisé», mot dont le visiteur lui demanda avec insistance l'explication, pour apprendre que ça signifie «créer des liens», avoir «besoin l'un de l'autre», être pour l'autre «unique au monde». Le renard lui décrivit sa vie «monotone» qui pourrait être «comme ensoleillée» s'il était apprivoisé. Le petit prince alléguait d'abord ne pas avoir «beaucoup de temps», ayant «des amis à découvrir et beaucoup de choses à connaître» ; puis il apprit qu'il fallait pour cela «être très patient», suivre «des rites». Mais, quand le renard fut apprivoisé, le quitter lui donna du chagrin. Cependant, le renard conseilla au petit prince d'aller «revoir les roses» pour se rendre compte que la sienne «est unique au monde». Or il les trouva «belles» mais «vides», préférant sa rose parce qu'il s'était occupée d'elle. Il quitta le renard qui lui révéla son «secret» : «On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. [...] C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante» ; qui lui signifia : «Tu deviens pour toujours responsable de ce que tu as apprivoisé.»

22

Le petit prince rencontra un «aiguilleur» des trains qui lui indiqua qu'y circulaient de façon absurde des adultes, tandis que «les enfants seuls savent ce qu'ils cherchent. [...] Ils perdent du temps pour une poupée de chiffons, et elle devient très importante.»

23

Le petit prince rencontra «un marchand de pilules perfectionnées qui apaisent la soif», ce qui fait gagner un temps que lui-même utiliserait pour marcher «tout doucement vers une fontaine».

24

C'était ce que l'aviateur en panne dans le désert aimerait faire. Aussi le petit prince décida-t-il de chercher avec lui «un puits», disant : «L'eau peut aussi être bonne pour le cœur. [...] Les étoiles sont belles à cause d'une fleur que l'on ne voit pas.» Comme il «s'endormait», l'aviateur le prit dans ses bras, ému par «sa fidélité pour une fleur». Et il découvrit «le puits».

25

Ce puits «ressemblait à un puits de village» que le petit prince, en touchant la corde, réveilla et fit chanter. Ils purent boire une eau «née de la marche sous les étoiles, du chant de la poulie, de l'effort» des bras de l'aviateur. Le petit prince lui fit savoir qu'il ne faut avoir qu'«une seule rose» ; que «les yeux sont aveugles. Il faut chercher avec le cœur». Il lui rappela qu'il lui avait promis «une muselière pour son mouton» afin que sa fleur soit protégée. Il se moqua de ses dessins affirmant : «Les enfants savent». Il lui fit comprendre que, quand ils s'étaient rencontrés, il retournait «vers le point de sa chute». Il lui conseilla de «repartir vers sa machine», sachant cependant qu'«on risque de pleurer un peu si l'on s'est laissé apprivoiser».

26

Le lendemain, entendant le petit prince parler à «un de ces serpents qui vous exécutent en trente secondes», il se précipita pour le sauver. Mais, si le petit prince était ému, il lui indiqua avoir «trouvé ce qui manquait à sa machine». L'aviateur comprit (ce qu'il ne pouvait supporter) qu'il allait le quitter pour retourner sur son étoile. Comme les étoiles «savent rire», il lui conseilla de rire en les regardant. Il lui assura qu'il serait «toujours son ami». Il lui annonça qu'il aurait «l'air d'être mort» parce qu'il lui faudrait quitter son corps pour retrouver sa fleur dont il se disait «responsable». L'aviateur ne put que se taire et ne pas bouger. «Il n'y eut rien qu'un éclair jaune près de sa cheville [...] Il tomba doucement comme tombe un arbre.»

27

Six ans plus tard, le narrateur n'avait «jamais encore raconté cette histoire». Mais il s'est «un peu consolé» en pensant que le petit prince «est revenu à sa planète». Se rendant compte qu'il n'avait pas mis de courroie à la muselière, il s'inquiète du sort de la fleur que le mouton pourrait manger, avant de se rassurer et de se dire «heureux». Puis il s'inquiète de nouveau, et demande au lecteur de partager cette inquiétude.

Le narrateur commente le dessin (une étoile au-dessus de deux lignes qui se rencontrent) qui est celui du «paysage» où «le petit prince a apparu sur terre, puis disparu», et qu'il a fait pour que le lecteur qui y passerait puisse y rencontrer un enfant aux «cheveux d'or».

COMMENTAIRE

Ce conte, écrit pour le public états-unien à l'occasion de Noël, est simple, gentil, charmant, poétique, empreint d'un merveilleux qui présente un surnaturel naturel, et d'une sensiblerie moralisatrice.

Déroulant une histoire de visite sur la Terre d'un extraterrestre, il s'inscrit dans une tradition illustrée d'abord par Cyrano de Bergerac qui, dans "*L'autre monde, les États et l'empire de la Lune, les États et empires du Soleil*" (1662) fut le premier à concevoir le scénario du voyage renversé, du voyage interplanétaire entrepris par un extraterrestre vers la Terre, non d'un humain allant dans l'espace. Plus tard, Voltaire écrivit "*Memnon*" (1749) et, surtout, "*Micromégas*" (1750), histoire d'un voyage interplanétaire fantaisiste, dont l'intention était satirique car le visiteur juge le monde qu'il découvre. Pour rester dans le domaine de la science-fiction, on peut d'ailleurs se demander si le fait qu'indique Saint-Exupéry qu'*«on pourrait entasser l'humanité sur le moindre petit îlot du Pacifique»* (17) n'a pas inspiré l'écrivain britannique John Brunner pour son roman intitulé "*Stand on Zanzibar*" (1968 - "*Tous à Zanzibar*") où il est mentionné que, en 2010, le nombre des êtres humains serait tel que, s'ils se tenaient au coude à coude sur l'île de Zanzibar, ils la recouvriraient en entier, tandis que, la surpopulation ne cessant de progresser, ceux qui se trouvaient au bord auraient les orteils dans l'eau, puis les pieds, les mollets, etc..

D'autre part, on ne s'étonne pas de voir que, dans ce conte, puissent parler un renard ou une rose.

* * *

Si, dès sa jeunesse, Saint-Exupéry se sentit «*exilé de son enfance*» (dans une lettre à sa mère), et, dans ses livres, évoqua souvent avec nostalgie ces années d'insouciance où l'on se découvre plein de songes, livré à la douce sollicitude de quelque fée qui donne une forme aux innombrables choses invisibles dont on devine la présence autour de soi, le personnage du petit prince aurait pu lui être inspiré d'abord par son petit frère, François, adolescent de 14 ans qui, au moment de sa mort en 1917, lui avait murmuré : «Le corps, ce n'est qu'une vieille écorce», image reprise par le «*petit prince*» pour soulager la peine de l'aviateur. Il fut inspiré encore par la correspondance qu'il eut avec Pierre Sudreau (1920-2012), amorcée alors que celui-ci s'ennuyait au lycée. On peut encore penser qu'il fut inspiré aussi par "*Patachou petit garçon*" (1925) de Tristan Derème, histoire d'un enfant espiègle, curieux et mystérieux, qui vit des aventures avec son oncle, 49 épisodes savoureux et rafraîchissants où se mêlaient la prose et la poésie, et qui avaient été illustrés de dessins fantaisistes.

* * *

Quand il en vint à vouloir donner vie à son personnage, se complaisant à faire revivre ce monde de l'enfance qu'il croyait à jamais perdu, faisant du «*petit prince*» son "double", l'enfant qui vivait toujours en lui l'empêchant de devenir une stupide «*grande personne*» ne croyant qu'aux chiffres, aux démonstrations, à la logique, Saint-Exupéry tint, avec le narcissisme qu'il avait déjà montré dans "*Terre des hommes*" et "*Pilote de guerre*" à se mettre en scène en narrateur aviateur et en dessinateur.

Ayant été impressionné par la puissance magique du désert saharien, il se présenta en pilote d'avion en panne dans le désert (7, 17, 24), ce qui lui était arrivé plusieurs fois. Il affirme : «*J'ai toujours aimé le désert. On s'assoit sur une dune de sable. On ne voit rien. On n'entend rien. Et cependant quelque chose rayonne en silence.*» (24). Surtout, il s'imagina en protecteur du «*petit prince*» dont il parvient peu à peu à reconstituer le passé ; qu'il veut sauver après la morsure du serpent (26).

De plus, il se présenta, en 1, 2, 4, 27, comme l'auteur des dessins qui illustrent le texte. En fait, on avait pensé d'abord à Bernard Lamotte, qui avait déjà été l'illustrateur de "*Pilote de guerre*". Mais Saint-Exupéry jugea son trait trop réaliste pour son conte naïf, et décida d'illustrer lui-même le livre à paraître. Sur conseil de son ami, l'explorateur Paul-Émile Victor, il choisit la technique, très en vogue à l'époque, des crayons de couleur soluble dans l'eau utilisés dans les techniques d'aquarelle. Comme il voyageait beaucoup, ce matériel était plus facile à transporter.

Il faut savoir que, dès 1935, il orna les marges de ses manuscrits ou de ses lettres, comme le papier des serviettes, des nappes et des menus des restaurants, le dos des enveloppes, etc., de dessins naïfs, d'un trait plus ému qu'éloquent, représentant un petit garçon à la frimousse étonnée, presque toujours vêtu d'une combinaison verte barrée d'une ceinture rouge. Enfin, vraisemblablement après sa rencontre, à Québec, avec l'enfant blond qui l'assaillit de questions qu'était Thomas de Koninck, les traits du personnage se précisèrent, sa silhouette s'affina. Il le peignit à l'aquarelle, faisant de lui un enfant aux «cheveux couleur d'or» (21, 27), lui attribuant soudain un «éternel cache-nez d'or» (26). Ces dessins sont totalement inséparables du texte, qui s'ouvre d'ailleurs sur un dessin, les mots ne venant qu'ensuite, et apparaissant en dessous comme une légende : «*Voilà la copie du dessin.*» (1). En fait, c'est donc le texte qui illustre les images, et non l'inverse ! Et le texte ne cesse d'y faire référence (par exemple : «*Voilà le meilleur portrait que, plus tard, j'ai réussi à faire de lui*», 2). Nulle part le texte n'offre la description du «*petit prince*», seul le dessin permet de se le représenter. La question graphique est donc primordiale, au point qu'elle déborde de son cadre pour envahir le texte en 4 où le narrateur se plaît à mettre en doute ses dons de dessinateur, et demande d'être «*pardonné*» pour son incompétence (très convenue autodépréciation destinée à provoquer une respectueuse approbation !). Le texte renvoie plus aux dessins qu'au monde réel : «*Ça c'est, pour moi, le plus beau et le plus triste paysage du monde. C'est le même paysage que celui de la page précédente, mais je l'ai dessiné une fois encore pour bien vous le montrer.*» (27). «*Le petit prince*» fonctionne donc comme une bande dessinée ; le texte se réduirait presque à un commentaire des dessins ; il renvoie aux dessins avant de renvoyer au réel (c'est la raison pour laquelle «*le petit prince*» emporte le dessin du mouton comme s'il s'agissait d'un mouton réel : le dessin remplace la réalité). Ces dessins contribuèrent au succès du livre en gravant l'image du jeune personnage dans la mémoire collective ; ce ne sont pas, sur le plan technique, des œuvres ciselées ou parfaitement construites, mais ils s'imposent comme des souvenirs d'instants miraculeux d'un être d'exception. Signalons que le dessinateur avait pensé introduire aussi un chasseur de papillons qu'il représenta courant avec un filet sur une minuscule planète, personnage qu'il aimait beaucoup car «*c'est un être qui court après un idéal réaliste*» mais qu'il n'a finalement pas retenu.

* * *

L'écrivain, qui produisit d'abord un texte de plus de 30.000 mots, le réduisit de moitié pour obtenir la plus grande simplicité possible. Et, en ce domaine du style, il fit preuve d'une maîtrise qu'on peut apprécier en examinant des passages où, alors que le texte est apparemment toujours très dépouillé, extrêmement sobre, on voit «*le petit prince*» déployer rhétorique et éloquence pour pendre la défense de sa rose :

-D'une part, il s'adresse aux roses du jardin pour leur préférer la sienne : «*Vous êtes belles mais vous êtes vides, leur dit-il encore. On ne peut pas mourir pour vous. Bien sûr, ma rose à moi, un passant ordinaire croirait qu'elle vous ressemble. Mais à elle seule elle est plus importante que vous toutes, puisque c'est elle que j'ai arrosée. Puisque c'est elle que j'ai abritée par le paravent. Puisque c'est elle dont j'ai tué les chenilles (sauf les deux ou trois pour les papillons). Puisque c'est elle que j'ai écoutée se plaindre, ou se vanter, ou même quelquefois se taire. Puisque c'est ma rose.*» (7). Ici, Saint-Exupéry choisit d'utiliser une anaphore («*puisque*»), rehaussée de quelques paronomases («*c'est*»), qui, après une courte protase, s'étend dans une longue apodose de quatre lignes, et se termine brusquement sur un hexasyllabe qui claque comme une formule, et rappelle le «*parce que c'était lui*» de Montaigne !

-D'autre part, il se lance dans des admonestations : «*Je connais une planète où il y a un Monsieur cramoisi. Il n'a jamais respiré une fleur. Il n'a jamais regardé une étoile. Il n'a jamais aimé personne. Il n'a jamais rien fait d'autre que des additions. Et toute la journée il répète comme toi : "Je suis un homme sérieux ! Je suis un homme sérieux !" et ça le fait gonfler d'orgueil. Mais ce n'est pas un homme, c'est un champignon ! / - Un quoi ? / - Un champignon ! / Le petit prince était maintenant tout pâle de colère. / - Il y a des millions d'années que les fleurs fabriquent des épines. Il y a des millions d'années que les moutons mangent quand même les fleurs. Et ce n'est pas sérieux de chercher à comprendre pourquoi elles se donnent tant de mal pour se fabriquer des épines qui ne servent jamais à rien ? Ce n'est pas important la guerre des moutons et des fleurs ? Ce n'est pas plus sérieux et plus*

important que les additions d'un gros Monsieur rouge? Et si je connais, moi, une fleur unique au monde, qui n'existe nulle part, sauf dans ma planète, et qu'un petit mouton peut anéantir d'un seul coup, comme ça, un matin, sans se rendre compte de ce qu'il fait, ce n'est pas important ça !» (7). Le plaidoyer s'ouvre sur une série d'anaphores : d'une part, la quadruple répétition de l'adverbe «jamais» et, d'autre part, la réponse du «businessman» sous la forme d'un double hexasyllabe qui compose un alexandrin ; l'idée que «ça le fait gonfler d'orgueil» rappelle la fable de La Fontaine où une grenouille veut se faire aussi grosse que le bœuf ; après cette succession d'anaphores qui forme une longue protase, le premier paragraphe s'achève sur une pointe : l'insolite comparaison avec un champignon frappant l'esprit. Puis l'allure du discours change, et s'y succèdent de longues phrases, où on retrouve des répétitions, figure que Saint-Exupéry sembla ici affectionner ; mais on remarque surtout l'antithèse entre, d'une part, «une fleur unique» et «nulle part» et, d'autre part, «les millions d'étoiles», la guerre métaphorique des moutons et des roses prenant alors les dimensions cosmiques du combat des forces du Bien contre les forces du Mal.

* * *

Voulant exprimer sa nostalgie de l'innocence puérile, le dialogue entre le narrateur et l'enfant étant en fait celui de l'adulte avec l'enfant qu'il a été, Saint-Exupéry fit de son personnage un être extrêmement sensible aux choses et aux êtres, cette grande sensibilité nous allant droit au cœur, car cet enfant à la pureté désarmante serait l'enfant que chacun de nous garde enfoui en lui quand il devient une grande personne. Il prouve sa sensibilité et son émouvante gravité par :

-L'amour qu'il porte à une rose fière de sa beauté et avec laquelle il avait une relation difficile parce qu'elle, fragile et insupportable, entendant le tenir étroitement assujetti à ses moindres caprices ; mais il la croyait unique, et se trouve déçu quand il voit qu'il en existe d'autres. On peut voir en cette rose le symbole de la femme, des femmes avec lesquelles Saint-Exupéry eut, lui aussi, des relations difficiles, en particulier sa fiancée, Louise de Vilmorin, et son épouse, Consuelo (qui allait d'ailleurs raconter l'histoire de leur couple en lui donnant pour titre : «*Mémoires de la rose*» !), ce qui l'amena à décocher dans ses œuvres (en particulier dans «*Citadelle*») des piques misogynes.

-Les amitiés qu'il noue avec l'aviateur et avec le renard (21).

Saint-Exupéry fit aussi du «*petit prince*» un enfant espiègle, charmant par son exquise fantaisie (on s'amuse de son passage du vouvoiement au tutoiement dans : «*S'il vous plaît... dessine-moi un mouton !*», car l'enfant comprend le syntagme «s'il vous plaît» comme un bloc et ne le décompose pas en mots), doté d'une capacité d'émerveillement qui lui permet de voir les choses sous un angle nouveau.

De plus, il se montre remarquablement intelligent comme le prouvent ses remarques satiriques à la suite des rencontres significatives qu'il avait faites, chacune étant comme une parabole :

-Celles d'habitants d'autres planètes aux activités absurdes, qui sont des figures ridicules de notre ordre social ; qui représentent, chacun sur sa planète, ces pouvoirs, ces possessions, ces savoirs, qui sont dérisoires et ne tiennent pas devant l'amour et la poésie, devant les vraies richesses, celles qui donnent un sens à la vie, et sont méprisées des imbéciles ; habitants qui ont tous en commun la logique, et servent à dénoncer les dépravations de l'intelligence :

-«*un roi*» (10), monarque «*absolu*» et «*universel*», qui est sage de vouloir que ses ordres soient raisonnables, mais ne règne que sur un rat vieilli ;

-«*un vaniteux*» (11) qui entend faire apprécier sa valeur mais n'a aucun public ;

-«*un buveur*» (12) dont le raisonnement est d'une imparable rigueur mais tourne en rond ;

-«*un businessman*» (13) qui doit être le «*Monsieur cramoisi*» de 7 ; qui opère sur des symboles qui n'ont pour garantie que les étoiles, autant dire qu'ils n'en ont pas !

-un «*allumeur de réverbères*» (14) qui est émouvant d'exactitude professionnelle, mais applique une consigne dans un monde devenu fou, sans s'adapter à cette extravagance ;

-un «*géographe*» (15) qui est en droit d'exiger de l'explorateur la preuve de ce qu'il avance, mais qui, en pensant qu'une grosse pierre témoigne d'une grande montagne, use d'un curieux critère !

-Celles d'êtres de la Terre : un aviateur (dès 2) ; un «serpent» (17 - il parle «par énigmes» dans lesquelles on peut voir une métonymie de l'ensemble du conte, qui est lui-même truffé d'ambiguïtés adressées au lecteur qui peut chercher à y trouver un éclairage sur la nature de ses semblables) ; «une fleur» (18) ; des «roses» (20) ; un «renard» (21 - dans le premier état du texte, l'auteur avait songé à un escargot, puis à un chien ; en fait, ce devrait être un fennec, animal aux longues oreilles qui vit dans le désert, Saint-Exupéry en ayant apprivoisé un à Cap Juby) ; un «aiguilleur» (22) ; un «marchand de pilules» (22) ; un «puits» du désert (25 - sa représentation avec une margelle et une poulie n'est guère réaliste !) ; de nouveau d'un «serpent» (26) par lequel, «le petit prince», hanté par le souvenir de sa fleur, se fait mordre pour rejoindre son étoile, d'où sa mort, qui est toutefois quelque peu dissimulée pour que la fin ne paraisse pas trop sombre, alors qu'on peut y voir une apologie du suicide (déjà lisible dans *"Courrier Sud"* et *"Vol de nuit"* et peut-être effectué par l'auteur), à moins qu'on considère qu'en demandant au serpent de le tuer, cet extraterrestre y ait trouvé le moyen d'être téléporté vers son étoile d'où il était tombé.

Enfin, cet enfant très éveillé est très impérieux, «ne renonçant jamais à une question, une fois qu'il l'avait posée» (7, 13, 15, 21), ne répondant jamais à celles qu'on lui pose, imposant les rêves et les exigences libres de toute entrave qui sont propres à cet âge. On peut le voir comme une annonce de l'insolent enfant-roi d'aujourd'hui. Et l'auteur, qui, quelque peu démagogue, se peint en adulte plutôt bête (il prétend en 5 : «Il me fallut un grand effort d'intelligence pour comprendre à moi seul ce problème»), affiche une nette complaisance dans le constant éloge de son personnage et dans l'insistante moquerie à l'égard du monde si étrange et si incompréhensible des bizarres «grandes personnes» qu'il montra imbues de vanité et de vacuité, de fausses valeurs comme le besoin de rendement et de gain de temps (1, 4, 7, 10, 11, 12, 13, 17), et envers lesquelles «les enfants doivent être très indulgents». Or, parmi ces «grandes personnes», se trouve évidemment aussi l'auteur qui, dans *"Pilote de guerre"* avait indiqué : «J'avais peu d'estime, autrefois, pour les grandes personnes. J'avais tort. On ne vieillit jamais.» (XXIII). Ici, en 7, alors qu'il s'emploie à une réparation, il en vient, arroseur arrosé, à faire savoir au petit prince, «comme les grandes personnes», qu'il s'occupait de «choses sérieuses». Quant au «petit prince», il se conduit lui aussi comme une «grande personne» quand, pour ne pas répondre à la demande d'apprivoisement du renard, il allègue ne pas avoir «beaucoup de temps», avoir «des amis à découvrir et beaucoup de choses à connaître» (21). Remarquons d'autre part que les rôles de l'adulte et de l'enfant sont renversés puisque c'est l'enfant qui enseigne à l'adulte l'art de l'émerveillement ; qui lui rappelle la nécessité de l'amitié et de l'amour. Pour toutes ces raisons, il faut constater que, en fait, seuls les adultes sont capables de saisir la portée symbolique du conte qui n'emprunte rien à la littérature spécialement conçue pour les enfants aux yeux desquels il a d'ailleurs aujourd'hui perdu tout intérêt car ils n'ont plus de rêves ! Il s'adresse moins à eux qu'à tous les êtres restés par aptitude vulnérables, attentifs et voués à une tendre solitude.

* * *

Même si Saint-Exupéry mit dans ce conte tout ce qu'il y avait de plus pur et de plus vrai en lui, il n'oublia pas pour autant les vastes problèmes qu'il avait l'habitude d'aborder dans ses autres livres. Et, s'il affirma : «Je n'aime guère prendre le ton d'un moraliste» (5), il composa une fable offrant, par les moyens de l'émotion, de la tendresse et de l'humour (en 5, le narrateur, se pliant à l'injonction de son ami, proclame : «Enfants ! Faites attention aux baobabs !», ce qui devrait lui aliéner bien des lecteurs africains certainement mécontents aussi de la mention des «rois nègres» en 16 : à quand le coup de ciseau d'une censure bien-pensante?), une réflexion morale limpide, forte et profonde qui se manifeste à différents endroits :

En 1, avec l'anecdote du dessin d'«un serpent boa qui avalait un fauve» dans lequel les «grandes personnes» ne voyaient qu'«un chapeau», Saint-Exupéry proposa un art de lire, de savoir discerner la réalité des choses sous leur apparence trompeuse.

En 10, il fit édicter par le roi cette vérité : «Il est bien plus difficile de se juger soi-même que de juger autrui».

En 11, il eut cette fine observation : «*Pour les vaniteux, les autres hommes sont des admirateurs [...] Les vaniteux n'entendent jamais que les louanges.*»

En 14, il remarqua : «*On peut être, à la fois, fidèle et paresseux.*»

En 17, il avoua : «*Quand on veut faire de l'esprit, il arrive que l'on mente un peu.*»

L'aviateur reçoit de son ami une leçon de sagesse. Mais il se rend compte aussi que «*le petit prince*» fait face à un problème existentiel, celui de l'isolement même de la conscience au sein d'un univers atomisé (les astéroïdes dans le ciel) et vide (le désert sur la terre) où manque toute possibilité de relation.

En 21, le renard, souffrant lui aussi de sa solitude, voulant la vaincre par l'amitié, exprimant une pathétique quête de contact, déclare au petit prince : «*Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...*» On peut s'étonner de cette demande paradoxale d'être «*apprivoisé*» faite par un animal sauvage. Il reste que, véritable philosophe et pédagogue, il répond à l'interrogation essentielle : comment vivre sa vie? qu'il résout l'éénigme de la relation à autrui, enseigne au petit prince qu'«*on ne connaît que les choses que l'on apprivoise [...]. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands. Mais, comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis.*» ; qu'«*apprivoisé*» signifie «*créer des liens*», avoir «*besoin l'un de l'autre*», être pour l'autre «*unique au monde*» ; que cela exige d'«*être très patient*», de suivre «*des rites*», de demeurer fidèle car «*Tu deviens pour toujours responsable de ce que tu as apprivoisé*». Puis le renard donne au petit prince la solution de son problème sentimental en lui indiquant que deux êtres peuvent se rencontrer dans leurs différences ; en l'incitant à se rendre de nouveau dans le jardin des roses pour comprendre à quel point le lien tissé fait de sa rose un être unique pour lui ; en lui signifiant : «*C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante.*» Ses conseils allaient conduire le petit prince à envisager la rose sous un autre angle que celui de la trahison. Il n'aurait pas compris ce qu'est la vie si le renard ne l'avait pas éclairé sur le sens à donner aux choses à travers les rites de l'amitié et de l'amour, s'il ne lui avait pas finalement révélé son secret : «*On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.*», message qui est d'ailleurs répété par l'aviateur devenu son disciple : «*Le plus important est invisible*» (24), par le petit prince : «*Les yeux sont aveugles. Il faut chercher avec le cœur.*» (25). On peut penser que, si «*l'essentiel est invisible*», c'est parce qu'il est fondamentalement et toujours manquant, et n'existe qu'à la manière d'un vide, d'une absence à partir desquels seulement l'univers prend son sens. C'est dans un esprit tout à fait romantique que la relation ainsi établie suppose que l'objet aimé soit à la fois possédé et perdu, car c'est son absence qui lui donne de la valeur ; il faut qu'il se dérobe dans le mouvement même où il s'offre. Mais le petit prince, ayant compris qu'il avait été apprivoisé par sa fleur, veut revenir sur sa planète pour l'arroser et la protéger, sans quoi elle s'éteindrait lamentablement ; il déclare : «*Ma fleur... j'en suis responsable ! Et elle est tellement faible ! Et elle est tellement naïve*» (26), non sans condescendance masculine ! Il accepte donc d'avoir «*un peu l'air de mourir*» pour elle, disparaissant de son plein gré en se laissant mordre par le serpent.

Ce chapitre est donc le sommet du livre parce que les propos du renard, marqués par la noblesse de l'émotion, expriment l'essentiel du message de Saint-Exupéry, de sa morale qui est allégorique mais très claire : seuls l'amour et l'amitié sont capables de délivrer les êtres de leur solitude, parce qu'ils reposent sur le don de soi qui est échange, idée qui fut développée par Saint-Exupéry dans d'autres de ses ouvrages.

En 24, la phrase du petit prince : «*Ce qui embellit le désert, [...] c'est qu'il cache un puits quelque part.*» laisse entendre que la vie la plus pénible offre cependant des possibilités de salut.

Si la morale du «*Petit prince*» est donc, comme l'histoire elle-même, très simple, douce et amère à la fois, Saint-Exupéry, qui, par certains traits de psychologie révéla une connaissance délicate des relations que créent l'amitié et l'amour, élargissait ceux-ci à l'univers tout entier. Il désirait bien qu'on ne prenne pas son livre à la légère.

Le jour de son départ des États-Unis pour l'Afrique du Nord au printemps 1943, Saint-Exupéry laissa le manuscrit, qui était composé de 141 feuillets de texte et de 35 feuillets de dessins, à son amie, Silvia Hamilton.

En témoignage d'une fidélité sans réserve, il dédicaça le texte «à *Leon Werth*» en indiquant : «*Cette grande personne est le meilleur ami que j'ai au monde.*» C'était un juif communiste dont il avait admiré le roman «*Clavel soldat*», un violent réquisitoire contre la guerre paru en 1919, et qu'il avait rencontré en 1931. Il indiqua qu'il était «*le fruit d'une civilisation*», «*le gardien d'une opinion particulière et profonde*». Ils avaient confronté leurs points de vue, leurs conversations, à la fois joyeuses et excitantes pour l'esprit, étant à l'origine de réflexions sur la vocation de l'être humain dans le monde, sur des questions d'économie politique, sur la guerre et sur le développement des sociétés.

Le 6 avril 1943, «*Le petit prince*» fut publié à New York chez "Reynald & Hitchcock", en anglais, sous le titre "*The little prince*". Le 20 avril, l'éditeur Beauchemin, de Montréal, publia une version française en coédition avec "Reynald & Hitchcock". D'autres pays, comme la Suisse, la Belgique et l'Argentine, publièrent aussi le livre pendant la guerre.

En 1946, une fois le désordre créé par la guerre passé, les "Éditions Gallimard" firent paraître le livre en France sans reconnaître l'édition québécoise, et sans y attacher beaucoup d'importance, la littérature dite enfantine n'occupant qu'une très faible part de son catalogue. Pour des raisons techniques, les aquarelles de l'auteur reproduites dans les versions françaises qui ont suivi n'étaient que des retramages de l'édition originelle, ce qui induisait une perte de qualité sensible. De plus, certains dessins avaient été modifiés de façon mineure. L'édition de Gallimard parue en 1999 semble avoir été la première à fournir des illustrations conformes à l'édition originelle, de bien meilleure qualité technique et artistique, les techniques d'impression ayant fait des progrès depuis 1943, mais dans un format plus réduit.

Partout, le livre obtint un grand succès, qui tient aussi à sa brièveté, car il est plus facile de se déclarer amateur de littérature en se prévalant de la lecture du "*Petit prince*" plutôt que de celle d'"*À la recherche du temps perdu*" ! Il est devenu l'œuvre la plus célèbre de Saint-Exupéry, un des grands classiques de la littérature enfantine car on se le fait lire enfant, on le relit tout seul à l'âge adulte, et on le lit plus tard à ses enfants. Sa gloire est mondiale, et le personnage, doté d'un aspect quasi mythique, devint une icône planétaire.

En effet, le livre a été traduit en plus de 300 langues et dialectes, ces traductions ayant permis de s'affirmer à des langues minoritaires : l'amazighe, l'araméen, le créole réunionnais, l'espéranto, le faerosk, le frioulan, l'hassanya (dialecte arabe parlé au Sahara marocain, le pays où le livre avait été inspiré à Saint-Exupéry), le khmer (la traduction, en 2003, eut pour objectif de lutter contre l'illettrisme au Cambodge, et ce fut une réussite), le kurde, le lapon, le piémontais, le swahili, le tahitien, le toba (sa traduction dans ce dialecte parlé par une petite communauté aborigène du nord de l'Argentine lui a permis de pouvoir lire autre chose que le Nouveau Testament !), le tzigane, le yiddish, etc..

Il est, avec 140 éditions différentes, le livre qui, après la Bible, est le plus vendu au monde à raison de 3 500 exemplaires chaque jour, de 150 millions d'exemplaires vendus depuis sa parution. De plus, étant l'objet d'une exploitation marketing poussée, avec une boutique officielle (sise dans le XIII^e arrondissement de Paris), de nombreux produits dérivés (figurines, poupées, bijoux, papeterie, draps, vaisselle pour bébés, mugs, montres, etc.), où le personnage continue à vivre dans la douce imagerie des aquarelles originales de son auteur. Ainsi l'éditeur et les héritiers de Saint-Exupéry voient tomber un pactole de quelque 100 millions d'euros par an.

Trois astéroïdes ont été nommés en l'honneur du personnage.

Quant à Saint-Exupéry, disparu au cours d'une mission en juillet 1944, il ne sut pas que son «*petit prince*» avait conquis le monde entier.

Si Heidegger déclara : «"Le petit prince" n'est pas un livre pour enfants mais le message d'un grand poète par lequel nous sommes amenés à comprendre les grands mystères du monde», du fait de sa mièvrerie, il a souvent été traité avec une certaine condescendance par les intellectuels.

En 1965, Yves Monin publia "L'ésotérisme du "Petit Prince"" où il expliqua le message du livre, et montra qu'il rejoignit les enseignements traditionnels de toutes les civilisations, parce qu'il évoquerait des thèmes éternels, apporterait également et surtout des réponses non moins éternelles et universelles à toutes les questions vitales qui en surgissent...

En 1968, Silvia Hamilton vendit le manuscrit à la "Morgan Library & Museum" de New York.

En 2000, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Saint-Exupéry, les "Éditions Gallimard" firent paraître quantité d'ouvrages et d'objets dérivés.

En 2003, à l'occasion du soixantième anniversaire de la publication du "Petit prince", le magazine "Lire" réalisa un hors-série où on trouva des esquisses inédites de Saint-Exupéry, un dossier fouillé sur l'origine du livre, des anecdotes méconnues ; de plus, neuf dessinateurs (dont Uderzo) interprétèrent "Le petit prince" à leur manière.

En 2006, à Northport, près de New York, où le livre a été écrit, fut érigée une statue de bronze du "petit prince".

La même année, fut publié un recueil d'études, de témoignages, de documents d'époque et de dossiers critiques, intitulé "Il était une fois... Le petit prince" auquel participèrent Pierre Assouline, Tahar Ben Jelloun, Philippe Delerm, Patrick Poivre d'Arvor, etc.

En 2008, Joann Sfar publia un album de bande dessinée qui est l'adaptation du roman que lui avaient demandée les héritiers de Saint-Exupéry et les "Éditions Gallimard". Il fut accueilli chaleureusement par les lecteurs et salué par la critique. Mais, même s'il est fidèle au texte, certains crièrent à la trahison parce que le jeune héros avait une autre figure.

En 2010 fut diffusée une série d'animation télévisée où «le petit prince» fut porteur d'un message bienveillant et écologique, un ambassadeur du développement durable, de la paix dans le monde, de l'enfance. Il n'y avait plus de narrateur adulte, le troublant renard était devenu un petit compagnon superficiel et rigolo, un visage de femme avait été mis à l'intérieur de la rose, la chanson du générique fut composée par Yannick Noah.

En 2012, parmi une trentaine de manuscrits de Saint-Exupéry mis aux enchères figurèrent une lettre adressée à son traducteur, Lewis Galantière, et deux pages inédites du "Petit prince" où il rencontre «un ambassadeur de l'esprit» très occupé à chercher un mot de six lettres synonyme de «gargarisme», épisode qui révèle encore la futilité des actions humaines !

En 2013, pour le soixante-dixième anniversaire de la publication, furent produits de nombreux ouvrages, des conférences, des spectacles, des expositions. Les "Éditions Gallimard" publièrent le manuscrit en fac-similé.

En janvier 2014, la "Morgan Library" organisa une exposition qui vint à Paris l'année suivante.

Le 1er janvier 2015, dans de nombreux pays du monde, "Le petit prince" entra dans le domaine public, et cela donna lieu à de beaux délires éditoriaux : en Turquie, plus de trente éditions différentes virent subitement le jour ; au Japon, qui possède son "Musée petit prince", ce fut de la folie ! On publia même des versions simplifiées, illustrées de dessins mignonnets. Il y eut même des publications en odorama.

Cette année-là, le Japonais Ayumu Yasutomi, éminent économiste, publia un essai intitulé "Qui a tué le petit prince? Le piège du harcèlement moral", où il prétendit révéler le sens caché du conte. Pour lui, le petit prince est tout bonnement victime de manipulateurs. «Sur son petit astéroïde, la rose harcèle le jeune garçon. Si elle tousse, c'est pour le faire se sentir coupable. C'est du chantage affectif. Et cela marche. Même s'il s'enfuit, l'enfant reste prisonnier de la rose. Il se sent toujours coupable de l'avoir quittée !» Mais «le renard est aussi un horrible manipulateur ; il demande : "Apprivoise-moi", définit apprivoiser par "créer des liens", "devenir amis", affirme : "On ne connaît que les choses qu'on apprivoise. [...] Tu es responsable de ce que tu as apprivoisé"». Or l'amitié est une relation égalitaire, alors qu'apprioyer implique une relation de domination, ce dont «le petit prince» se rend bien compte ; mais, même s'il dit : "Il y a une fleur... Je crois qu'elle m'a apprivoisé", il veut revenir vers elle. On a donc ce scénario classique qui veut que la victime revienne toujours vers son bourreau. Toujours pris au piège, «le petit prince» se suicide en se laissant mordre par le serpent. Yasutomi concluait : «Saint-Exupéry avertit les enfants de cette terrible vérité : nos sociétés sont fondées sur une chaîne de manipulations. Cet abêtissement commence avec la manipulation des enfants dans l'éducation.»

Cette année-là encore, "Gallimard jeunesse" publia une édition intégrale en pop-up, un livre de 66 pages où presque toutes les illustrations sont mises en volume, apparaissent en trois dimensions ; le mouton, trois fois dessiné par le narrateur quand il rencontre le «*petit prince*», surgit à chaque occasion d'un petit carnet dans un volume différent. Et la première apparition imagée du «*petit prince*» le fait littéralement sortir du livre, debout sur sa planète qui tourne dans la nuit, emportant dans son orbite la lune et les étoiles.

En 2017, dans une de ses chroniques radiophoniques, Raphaël Enthoven s'éleva contre l'admiration dont jouit le livre. À la question : «Quel classique vous est tombé des mains?», il répondit : «"Le *petit prince*"», ajoutant : «C'est un conte d'à peine cent pages ! Cent pages de trop pour cette salade consensuelle. "Le *petit prince*" n'est pas le livre de l'enfance. C'est le livre de l'idée que les adultes se font de l'enfance. D'ailleurs, c'est bien simple : personne n'aime ce livre. Tout le monde l'a aimé. Et je ne connais aucun enfant qui n'avoue, pour peu qu'on le cuisine deux secondes, que ce livre lui tombe des mains mais qu'il se couperait la langue plutôt que de le dire à ses parents... L'idée selon laquelle "l'essentiel est invisible pour les yeux, on ne voit bien qu'avec le cœur" est un truisme platonico-pascalien avec lequel il est impossible d'être en désaccord. Et je ne trouve aucun intérêt à toutes ces pages interchangeables sur les grandes personnes "bien étranges" qui ne sont jamais contentes, qui croient que les fleurs se ressemblent, qui boivent pour oublier qu'elles ont honte de boire, qui comptent les étoiles au lieu de les regarder, qui veulent savoir combien gagnent les gens avant de savoir s'ils ont la voix douce... "Seuls les enfants savent", dit le petit prince - phrase qui prouve uniquement que ce n'est pas un enfant qui parle, parce qu'aucun enfant n'est assez imbu de lui-même pour dire une bêtise pareille. Le renard, la fleur, tout ça, c'est joli, mais plutôt gnangnan ! On peut attendre, de la littérature, quelque chose de plus corsé, de plus bouleversant.» À une autre occasion, Raphaël Enthoven qualifia le livre de «Bible du jeunisme». Il signala encore que "Le *petit prince*", qu'on fait lire aux enfants, est tout de même un livre qui se termine par un suicide, le propose comme solution au bonheur. Enfin, il réagit au concours d'écriture lancé depuis l'espace par l'astronaute Thomas Pesquet qui s'adressa ainsi aux jeunes de moins de vingt-cinq ans : «Je vous invite à emmener le petit prince sur une nouvelle planète où il fera à nouveau une surprenante rencontre».

En 2018 fut édité en France un timbre destiné à célébrer le soixante-quinzième anniversaire de la parution du livre.

En 2019, trois dessins originaux liés au "Petit prince" (le buveur sur sa planète, le boa qui digère un éléphant, et le petit prince et le renard) réalisés sur du papier de la poste aérienne à l'encre de Chine et à l'aquarelle, qui avaient été stockés par un magnat zurichois de l'immobilier au milieu de dizaines de milliers d'autres œuvres d'art, ont été retrouvés dans une vieille bâtisse du nord de la Suisse, et furent mis en vente pour un prix faramineux (40.000/50.000 euros).

En 2020, Bernard Giraudeau lut "Le *petit prince*" pour un disque de "Gallimard Jeunesse".

En 2022, se tint, au "Musée des Arts Décoratifs" à Paris, la première grande exposition muséale consacrée au livre en France, intitulée "À la rencontre du *petit prince*". Y fut exposé le manuscrit qui n'avait jamais été encore montré en France.

"Le *petit prince*" a été adapté dans toutes les formes artistiques.

Dès 1943, Orson Welles acheta les droits d'adaptation en film, puis se tourna vers Walt Disney pour y mêler du dessin animé. Jane Lawton produisit un synopsis de trois pages fidèle au conte. Finalement, "Disney", n'étant sans assurance sur sa marge de manœuvre artistique dans le projet, l'abandonna.

En 1946, la "Paramount" aurait acquis les droits d'adaptation du livre au cinéma auprès de la veuve de Saint-Exupéry. Mais elle allait longtemps bloquer toute autre adaptation au cinéma.

En 1954, fut produite une adaptation radiophonique où le conte fut lu par Gérard Philipe (qui donna à l'aviateur sa voix infiniment chaude et triste) et Georges Poujouly (qui donna au petit prince sa voix claironnante et tendrement boudeuse), qui étaient accompagnés de la musique de Maurice Le Roux.

En 1966, sortit un film soviétique par Arunas Zebriunas.

En 1974, Stanley Donen présenta "The little prince", un film musical, sur un livret et des paroles de Alan Jay Lerner et une musique de Frederick Loewe, réalisé avec le chorégraphe et cinéaste Bob Fosse dans le rôle du serpent, et Gene Wilder dans celui du renard.

En 2012, à Montréal, "les Grands ballets canadiens" présentèrent une adaptation.

En 2015 sortit une adaptation dans un long métrage d'animation voulue par des producteurs français, mais réalisée par l'États-Unien Marc Osborne qui décida d'intégrer Saint-Exupéry (sans le nommer) à une histoire qui englobe celle qu'il écrivit autrefois et qu'une petite fille studieuse et curieuse, vivant sous la coupe d'une maman obsédée par la réussite scolaire de sa progéniture, découvre au gré des visites qu'elle fait chez un voisin hurluberlu qui est un aviateur excentrique et généreux obsédé par l'idée de faire décoller le vieux coucou qu'il bricole au fond de son jardin merveilleux ; comme il envoie à la petite fille des feuilles jaunies et griffonnées du récit de ses aventures dans un autre monde, de sa rencontre avec un petit prince dans le désert qui lui avait demandé de dessiner un mouton, ils fuient dans l'avion pour retrouver le petit prince, qui est désormais un adulte, au cerveau lessivé, amnésique de son enfance merveilleuse, et surtout très moche. Quant au renard, il devint une poupée. Le film restera sans doute comme l'une des pires adaptations du livre pour enfants.

En 2018, le Québécois Hugo Latulippe sortit un film intitulé "L'invisible essence" produit par Radio-Canada. Il se permit des sauts dans le temps et l'espace pour retracer les sources d'inspiration de l'auteur, de Québec chez les De Koninck, à Cap Juby où on rencontre un vieillard centenaire qui, lorsqu'il était enfant, avait fait un tour en avion, en passant par les États-Unis, pays où est véritablement né "Le petit prince".

La même année, un autre Québécois, Éric Noël, fit jouer "Astéroïde B 612", une pièce qui est une adaptation fidèle mais un peu actualisée.

La même année encore fut créé à Marseille un spectacle de la compagnie "Sokol Show" intitulé "Le petit prince", mélange subtil et poétique de danse, d'arts du cirque et de "mapping vidéo" ; en 2021, il fut donné à l'opéra de Sydney.

En 2019, sur une adaptation de Chris Mouron où furent insérées de nombreuses références à notre époque, Anne Tournié présenta des chorégraphies à Paris, aux "Folies Bergère".

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com